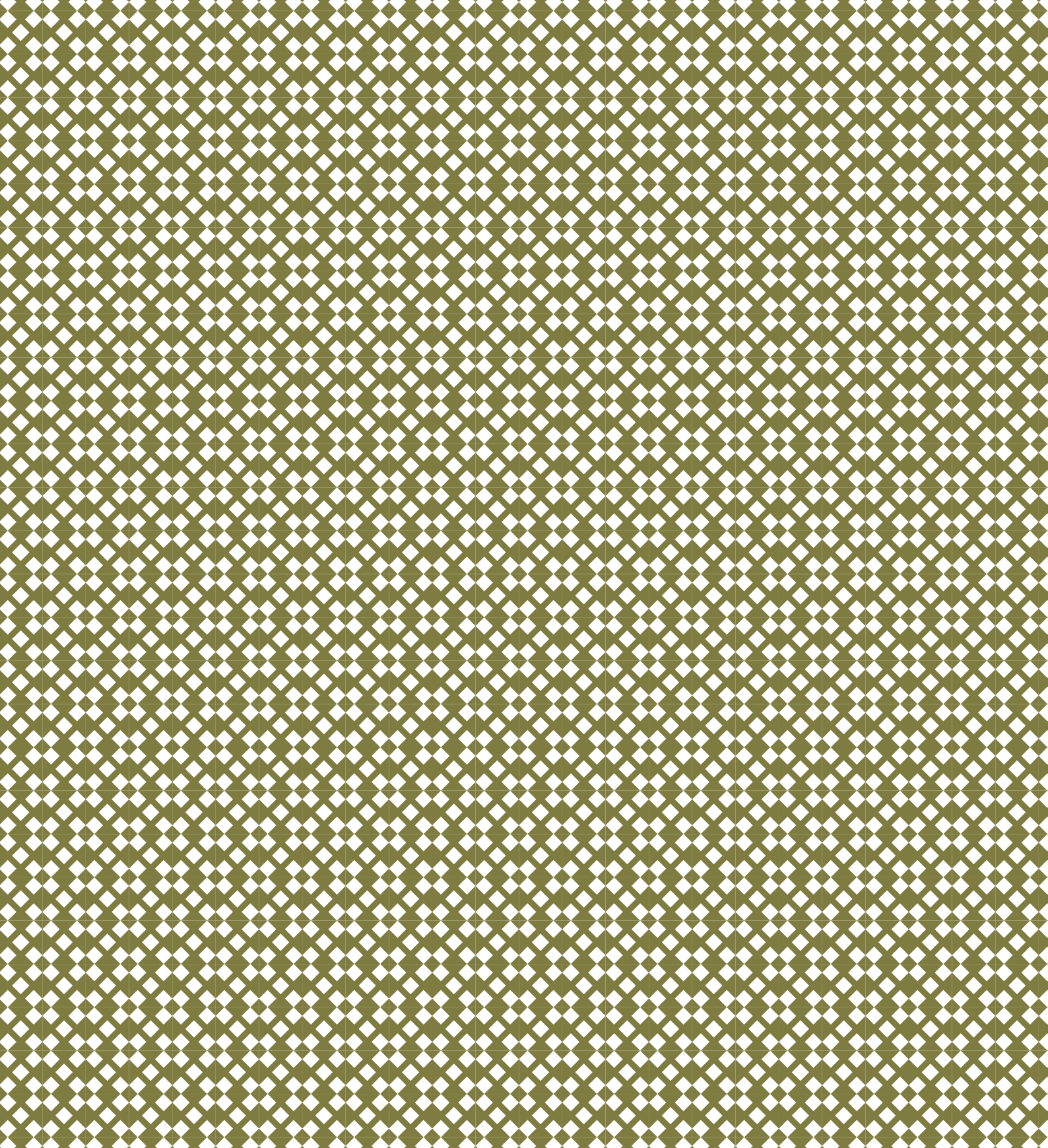


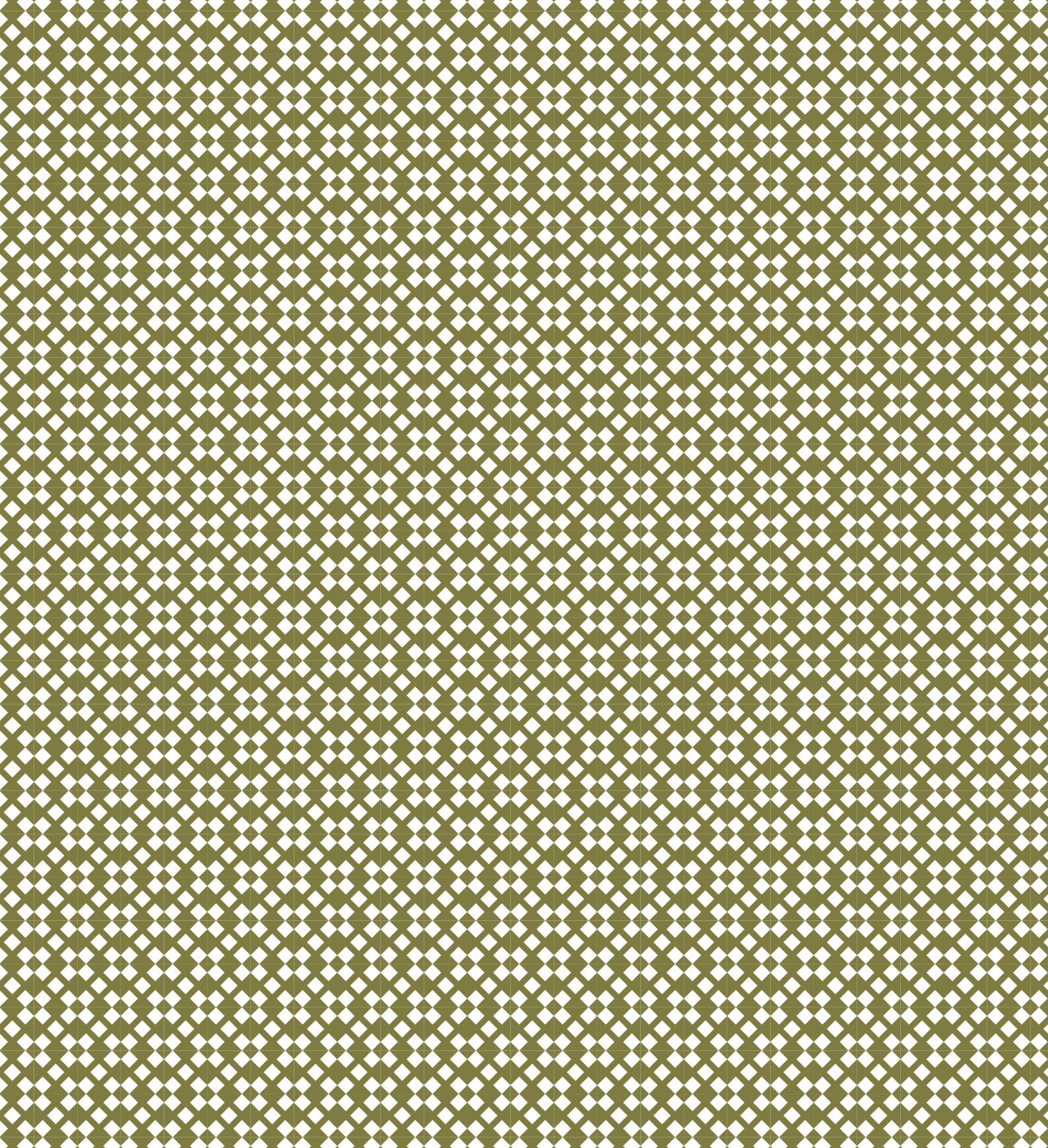
DUBAI VILLAS

Sébastien Godret, Cyril Brulé, Brigitte Dumortier



SilvanaEditoriale





DUBAI VILLAS

Sébastien Godret
Cyril Brulé
Brigitte Dumortier

SilvanaEditoriale

DUBAI VILLAS

PAR SÉBASTIEN GODRET

Ce projet a débuté en 2009, lorsque nous avons produit avec Cyril Brulé et Brigitte Dumortier une exposition sur Dubaï et Abu Dhabi, intitulée *Emirates City*. Il s'agissait alors d'effectuer une analyse culturelle, architecturale et urbaine de ces villes.

De Dubaï, les publications présentent généralement de grands édifices – la tour la plus haute du monde, le mall le plus grand, la marina la plus longue... Ces bâtiments utilisent un vocabulaire architectural de type international que l'on pourrait aisément retrouver à Singapour – ville modèle pour l'émirat – , Taipei ou encore Londres.

En réaction à cette architecture clonée, notre attention s'est portée sur un autre type de bâtiment, la maison individuelle, construite ces dix dernières années, principalement par des émiriens. Je précise que nous n'avons pas cherché à photographier des maisons habitées par de riches libanais, indiens, iraniens ou occidentaux.

Ainsi, ces maisons ont attiré notre attention parce que ce collage architectural est unique. Il nous raconte, au-delà des clichés, que Dubaï est une ville marchande mondialisée, avec un ancrage culturel marqué par des relations constantes et historiques avec ses voisins iraniens, pakistanais, indiens et africains. Ces influences nourrissent l'architecture de ces maisons et elles nous rappellent également que cette ville est installée sur une route commerciale multimillénaire reliant la chine, à l'Afrique de l'est et à la Méditerranée.

Ce travail propose une approche documentaire et esthétique, à partir d'une vision minimale et systématique des façades de ces maisons, à la rencontre des influences de Donald Judd – plasticien – et d'Eugène Atget – photographe – . Cette esthétique pavillonnaire est également un héritage du zoning urbain de la charte d'Athènes et de la modernité, dont le modèle est vivement attaqué actuellement en Europe.

Ainsi, Dubaï, c'est aussi nous en XXL. Nous avons inventé le modèle économique néolibéral, dans lequel cet émirat s'est épanouie. Ces maisons expriment aussi la puissance du capital, le talent d'un peuple à en jouer et un syncrétisme culturel important, à un moment où le monde arabe est marqué par de nombreux soubresauts identitaires.

This project started in 2009, when Cyril Brulé, Brigitte Dumortier and I launched a showing on Dubai and Abu Dhabi called Emirates City. The point of this showing was to do a cultural, architectural and urban analysis of the cities.

Most publications on Dubai show its main buildings: the tallest tower of the world, the biggest mall, the longest marina... These buildings are characterized by an international architectural language that you can easily find in Singapore (a model for the Emirates), Taipei or even London.

In response to this "cloned architecture", we focused on another type of building: the house, mostly built by Emirati these past ten years. I want to make clear that we did not try to take pictures of houses inhabited by wealthy Lebanese, Indians, Iranians, or Westerners.

Thus, those houses caught our attention because of their uniqueness. Forgetting about the clichés, it shows that Dubai is a global market place, with constant and historical exchanges with its Iranians, Pakistani, Indians, and Africans neighbors. These exchanges influence the local architecture and remind us that the city is settled on an historical trade route that links China to East Africa and the Mediterranean basin.

This work has a documentary and aesthetic approach, from a minimalistic and systematic view on the front of the houses, meeting influences from Donald Judd (Visual artist) and Eugène Atget (Photographer). The aesthetic of the houses inherit the "urban zoning" resulting from the Athens Charter and modernity whose model is currently strongly attacked in Europe.

Therefore, Dubai is also a representation of our cultural identity but even bigger. We invented neoliberalism in which this Emirate blossomed. At a moment when the Arabic world is marked by many identity crisis, these houses also show the power of the capital, the talent of the population, and an important cultural syncretism.



SENTIR LE VENT BRULANT CARESSER LES MURS

PAR CYRIL BRULÉ

Versailles en béton – Réductions de Trianon – Pavillons à la Mansart, vert pistache.

Manoirs élisabéthains – Cottages Tudor – Rêves de Windsor, ou de Bavière, en plus petit.

Châteaux forts syriens, en pierre agrafées – Temples égyptiens – Vallée des Rois, par Walt Disney.

Tour à Vents iraniennes, en moins haut – Influences asiatiques, hindoues, africaines, méditerranéennes, et baroques espagnoles.

Une pagode aux toits retroussés, pourquoi pas ?

Mais aussi une hacienda façon Nouveau-Mexique.

Façades toscanes – Tons pastel, vanillés, framboise, chocolat.

Au rayon biscuits, le spéculoos ocré gagne sur le petit-beurre, trop pâle. On dirait de gros gâteaux.

Il y a de l'Adolf Loos dans ces gros blocs compacts à corniches écrasantes. Une sécheresse fonctionnaliste parfois, simplement quelques baies qui s'ouvrent dans la muraille, encadrées d'une frise simplifiée.

Taj Mahal échelle 1/10^e – Compressions d'Art Déco – Villas californiennes façon Beyrouth. Des airs de Saint-Tropez survitaminé, aussi.

Mallet-Stevens à Miami – Le Corbusier sous tranxène – Outrances puristes – Minimalisme télévisé.

Auvents façon Star-Treck – Richard Meier en plastique – Verrières Guerre des Etoiles en versions bleutées, climatisées.

L'ÉMERGENCE D'UN STYLE

L'histoire commence souvent ainsi : un émirati (ou un résidant aux Emirats), ayant vécu aux U.S.A. et séjourné à Paris, Londres ou Genève, commande une maison à un designer libanais formé en Europe...

Le volume premier de l'habitation est presque toujours le même : sur des parcelles à la superficie identique,

des cubes d'environ 15 m par 15 m s'érigent, placés au centre du terrain, dégagant sur les pourtours des espaces que l'on pourrait qualifier de « résiduels », non perceptibles depuis la rue, abrités derrière une enceinte étanche.

Pour « customiser » ce bloc cubique, le catalogue des styles paraît inépuisable et sans cesse renouvelé, dans cette contrée où les habitations traditionnelles, voici encore cinquante ans, étaient des tentes de nomades, des huttes en palmes ou de riches demeures de commerçants iraniens venus de l'autre rive du Golfe.

Le résultat est une « maison-logo » comportant les attributs obligés : corniche proéminente, balcon massif, porche d'entrée sur colonnade, escalier monumental conduisant à la porte principale ; le tout entouré de hauts murs et fermé par un portail ouvragé.

A notre sens, un style est né, se développe, évolue, se répand dans les pays sous influence culturelle de la cité-émirat si attractive.

On pense au Caire, à Alexandrie, Beyrouth, Istanbul, au temps où ces cités cosmopolites, à la charnière entre Orient et Occident, tentèrent une synthèse des architectures locales et internationales, plaquant avec une certaine réussite des façades haussmanniennes sur des intérieurs traditionnels, greffant des détails islamiques réinterprétés sur une ornementation éclectique d'origine européenne, inventant un style hybride aujourd'hui pleinement reconnu¹.

ARPENDER LA ZONE PAVILLONNAIRE

Le rêve pavillonnaire ne connaît pas de frontière et sillonne les quartiers résidentiels de Dubaï, au mois de novembre ou de mars², sous un soleil, pourtant sage, mais brûlant, relève du voyage architectural initiatique, décomplexé et inspirant.



Il faut bien les chercher ces quartiers calmes, déserts – au bord du désert – derrière la façade clinquante du Dubaï pour touristes et hommes d'affaire.

Nadd Al Hamar

Al Barsha

Al Warqa

Al Rashidya

Al Mizhar

...

Zones en bout de ligne de métro ou de bus, s'étalant avec une intense ferveur aux portes du vide désertique de la péninsule arabe, loin, parfois très loin dans les terres, à l'opposé du rêve balnéaire que les touristes semblent, eux, rechercher (les hôtels sont sur le rivage, bien souvent). Dubaï oscille depuis toujours entre une identité terrestre, revendiquée par les anciens nomades du désert, et une facette commerciale, maritime, tournée sur l'extérieur et sur le Golfe, véritable creuset de civilisation.

Dans ces banlieues excentrées – mais ce terme n'a pas grand sens, car Dubaï, ruban urbain de 40 km de long, n'a pas à proprement parler « un » centre mais « des » centres – on mène une vie tranquille, très tranquille. *Desperate Housewives* entre la mosquée et la supérette, à deux pas du gigantesque mall qui n'est jamais bien loin ; le vide règne en maître, en journée, la classe moyenne est au travail, les hommes, mais aussi les femmes désormais, encouragées par la politique gouvernementale en faveur de la féminisation des emplois.

Parfois une puissante voiture 4x4 sombre, aux vitres fumées, surgit d'un portail automatique qui s'ouvre sans bruit, impeccablement huilé ; elle fait vrombir son moteur, puis passe doucement. Le contact s'établit rarement avec les habitants.

A heure fixe, le bus scolaire, jaune, comme dans les séries américaines, dépose quelques enfants bien sages dans leurs uniformes foncés. L'appel du muezzin

rythme aussi la journée (le vendredi, jour de la prière, l'esplanade de la mosquée se remplira brièvement, croulant soudainement sous une affluence exclusivement masculine en dishdashas³ immaculées).

Là, un domestique taille, répare, ou arrose. Le jardin est toujours soigneusement entretenu, et souvent il inclut même la portion de trottoir qui longe la propriété. Ce petit jardinet qui s'étend au-dehors, jusque sur la rue, est soigné, bichonné par le jardinier pakistanais : gazon verdoyant, palmiers, fleurs, c'est un peu de soi que l'on montre aux autres, concessions à la tradition de claustration de la société musulmane.

Ailleurs c'est l'éternel combat contre le sable, qui envahit tout, porté par le vent du désert: une bonne nettoie la cour de la maison au jet. Les pavés de béton colorés en jaune et rose resplendissent, jusqu'à la prochaine tempête.

Le portail restera ouvert. La rue n'est pas crainte, elle est vide.

Des jeux pour enfants s'éparpillent et pâlisent sous l'ardent soleil.

On distingue une cuisine d'été, en forme de tente, vestige de la culture bédouine locale, utilisée en hiver, lorsqu'il fait enfin une température clémente – seulement 25 °C. On entend des cris d'oiseaux, pigeons et coqs d'élevage dans leurs volières, moineaux et merles qui peuplent les arbres, parfois vigoureux, poussant à coup d'irrigation intensive.

Des artisans peintres, plombiers, menuisiers, dépanneurs de climatiseurs, tailleurs de haies, dont les petites annonces constellent les portails, nous croisent. Ce sont les seules personnes à parcourir les rues, à pied ou en vélo, comme autant de figurants nécessaires au fonctionnement parfaitement réglé d'un spectacle qui nous échapperait. Il faut dire que pas une fois il nous sera permis d'entrer dans l'une de ces maisons.



INTÉRIORITÉ

Au sein des quartiers parcourus lors du reportage, les parcelles (« plots » selon la terminologie anglo-saxonne en vigueur aux Emirats) non construites représentaient encore environ 20% de l'ensemble. Les chantiers de construction sont nombreux et rapidement menés ; à chaque détour de voie, surgissent les couleurs vives de leurs palissades de tôles peintes aux motifs géométriques – rouge, bleu, blanc, vert. Les bruits métalliques résonnent dans le calme feutré des quartiers. Le peuple des ouvriers du bâtiment s'active, creuse, coule du béton, empile des parpaings, peint, lave, soude, cloue, colle, mais aussi se repose, dans un silence d'élèves dociles, assis sur une bordure de trottoir, à l'ombre, se groupant autour d'une fontaine réfrigérée (elles sont nombreuses, en accès libre, à l'extérieur des propriétés, témoignage d'hospitalité bédouine).

Les carcasses de béton des chantiers de construction – structures de frêles poteaux supportant d'épaisses dalles, avant le remplissage des vides par des briques ou des blocs de béton – nous renseignent suffisamment pour que l'on sache que les plans se ressemblent tous. Symétrie axiale autour d'un grand hall d'entrée et d'un escalier qui se veut majestueux, des pièces carrées se répartissent aux quatre coins du cube d'habitation, sur deux niveaux. Point de recherche, point d'innovation, nous sommes ici sur une typologie que l'on retrouve de Lagos à Los-Angeles, traduisant l'uniformité d'un mode de vie largement occidentalisé. Pas besoin d'architectes, les panneaux de chantier font plutôt apparaître une myriade de consultants, d'ingénieurs et de bureaux d'étude. Un tour dans le quartier des magasins de décoration intérieure et de meubles permet d'imaginer des intérieurs richement ornés, dorés sur tranche. Un travail d'exploration de ces habitats reste à faire, mais l'accès à l'espace privé des habitants reste difficile aux occidentaux que nous sommes.

FORTERESSES

Copiées-collées sur le plan typologique, mais toutes différentes dans leurs élucubrations architectoniques de façade, d'autant plus exacerbées que la monotonie la plus plate règne sur la conception d'ensemble des quartiers, ces villas traduisent bien la double aspiration contradictoire à l'identique et au différent qui caractérise en propre la vie quotidienne dans les zones pavillonnaires si bien analysée par Bruce Bégout⁴. Contradiction intrinsèque qui constitue alors la dimension critique de la mythologie résidentielle. Plongée dans la dialectique de la Norme et de l'Écart, sur fond de société ultra-libérale.

Ces blocs monolithiques, repliés sur eux-mêmes font figure de forteresses modernes, dont la massivité, souvent renforcée par les plaquages en pierre, s'oppose au vide de l'espace public. On peine à qualifier « d'espace public » les voies asphaltées qui déroulent des kilomètres de bordures en béton, constellées de panneaux routiers, dont les trottoirs sont souvent inachevés, relevant du bon vouloir des riverains. On irait plutôt chercher les signes d'une appropriation par les habitants dans les venelles à vocation piétonne qui recoupent les axes de circulation automobile. Ces ruelles, au sol sablonneux non artificialisé, sont peu usitées ; les riverains en profitent donc pour y reléguer de vieux sofas, que l'on imagine propices à des conversations entre voisins (nous n'en n'avons jamais surpris aucune), des meubles dégingués, des chaises de jardin en plastique cuites par la chaleur, des stocks de matériaux inutiles. Y pousse une végétation rare mais obstinée, loin de tout arrosage, profitant de l'ombre des murs. Respirations poétiques au sein d'un parcellaire obstinément géométrique.

Passée l'impression de pauvreté conceptuelle, le plan de ces quartiers est intéressant, dévoilant une idéologie urbaine d'une banale efficacité, au service du rendement foncier maximum : le centre du quartier est



occupé par un jardin public enserré dans des grilles métalliques, flanqué de la mosquée et des habituels commerces de proximité, toujours alignés du côté de l'ombre – pressing, épicerie, cafétéria, salon de coiffure masculin. L'école n'est jamais loin.

En l'absence de véritables repères urbains, sitôt que le minaret a disparu au détour d'une rue, on est très vite perdu.

Chapeautant chaque zone résidentielle, en lien direct avec le réseau d'autoroutes urbaines qui sillonnent l'émirat, le centre commercial d'échelle plus importante constitue le réel lieu de rencontre des habitants, nageant en pleine « modernité liquide »⁵. On s'y donne rendez-vous pour un café, un resto ou une séance de shopping.

Autour, rayonnant depuis ce micro-centre, les circonvolutions de la voirie permettent des orientations différenciées pour les maisons, introduisant un héliotropisme social inversé : les façades orientées au Nord sont celles des plus riches villas, ce sont presque des palais couvrant plusieurs centaines de m² sous diverses coupoles ; celles qui donnent au Sud, léchées en permanence par le soleil, sont visiblement plus petites, moins ornementées, banales à mourir. Ce sont celles que Sébastien Godret s'est attaché à photographier dans leur sobre nudité.

SILENCE

« *Un noble philosophe parla une fois de l'architecture comme d'une musique figée, ce qui lui valut maint haussement d'épaules. On ne peut mieux réintroduire cette belle idée, croyons-nous, qu'en qualifiant l'architecture d'art musical rendu au silence* »⁶ J.W. GOETHE
Dans une esthétique dépouillée, silencieuse, individualisant chaque villa par un cadrage frontal resserré, Sébastien Godret rend compte de l'extraordinaire créativité architecturale qui règne dans ces « residential areas ».

Ces portraits en gros plan, s'attachant à chaque repli de la façade, accentuant la simplicité massive des

volumes, classent les maisons comme autant de sculptures minimalistes sorties de l'univers de Donald Judd. Les constructions, rigoureusement éclairées par une lumière égale, recherchée au prix d'une inlassable déambulation de plusieurs jours dans les quartiers, sont photographiées de façon neutre, isolées en tant qu'objet, permettant alors des comparaisons formelles et stylistiques précises entre elles. Esthétique de la sérialité en écho à l'ennui étouffant qui plane sur ces lotissements.

Le photographe est dans une quête de la maison moyenne, de cette pauvreté du quotidien pavillonnaire, et arrive paradoxalement à témoigner de toute une originalité à l'œuvre, faisant ressortir le combat des habitants pour affirmer leur individualité. Ce sont des photographies d'identité que Sébastien Godret nous offre, scrutant les corniches, les balustres, les frontons et les moulures, comme autant de signes distinctifs permettant aux occupants de ces villas d'échapper à l'enfer de la banalité.

Les plans de coupe sur un container à poubelles en acier galvanisé, une plante du désert, une palissade de chantier, ou le ruban asphalté impeccablement propre d'une rue, intercalés dans l'ouvrage, nous ramènent subitement à une réalité que l'évanescence de la lumière du désert pouvait nous avoir fait quitter un instant... on sentirait presque le vent brûlant caresser les murs.

Engagé dans un systématisme de série, Sébastien Godret conserve cependant le plaisir de se laisser happer par la maison qui plaît, au coin d'une rue, celle qui brille dans la lumière veloutée, presque comme un mirage, irréaliste et séductrice ; revendiquant ce droit au choix arbitraire, à la construction d'un regard sortant du cadre du pur reportage documentaire, c'est en cela qu'il construit véritablement une solide œuvre plastique.



- 1- Robert Saliba, *Beyrouth architectures, Aux sources de la modernité*, 1920-1940, Marseille, Parenthèses, 2010.
- 2- Reportages réalisés en novembre 2013 et mars 2014.
- 3- La dishdasha est un vêtement long arrivant aux chevilles, à manches longues, porté par les hommes de la péninsule arabe.
- 4- Bruce Bégout, *La découverte du quotidien*, Paris, Allia, 2005.
- 5- Zygmunt Bauman, *La vie liquide*, Arles, Editions du Rouergue, 2007.
- 6- Johann Wolfgang von Goethe, *Ecrits sur l'art - Maximes et Réflexions*, (trad. de Pierre Deshusses), Paris, Rivages poche/Petite Bibliothèque, 2001.

Concrete Versailles – Scaled-down Trianon - Pavillions with pistachio green Mansard roofs.
Elizabethan manors – Tudor cottages – Dreams of Windsor or of Bavaria, only smaller.
Syrian stone facing castles – Egyptian temples – Valley of the Kings, by Walt Disney.
Iranian wind towers, less tall – Asian, Indian, African, Mediterranean and Spanish baroque influences.
A pagoda with roof trusses, why not?
But also a hacienda New Mexico style.
Tuscan facades – in pastel, vanilla, chocolate, and raspberry tones.
The ochre speculoos biscuit wins against the paleness of the sweet butter shortbread. They look like big cakes.
There are some aspects of Adolf Loos in these big compact blocks with their overwhelming cornices. A functionalist desert with only a few window openings in the wall, framed by simplified friezes.
Taj Mahal, a tenth of the size – Art-Deco compressions – Californian villas, Beirut style with a dose of supercharged Saint Tropez.
Mallet-Stevens in Miami – Le Corbusier under Tranxène treatment – Purist Offences – Broadcast minimalism.
Star Trek awnings – A plastic Richard Meier – Expansive “Star Wars” windows, blued-out and air conditioned.

AN EMERGING STYLE

The story often starts this way: an Emirati (or a resident of United Arab Emirates) who has lived in the USA and stayed in Paris, London or Geneva, orders a house from a Lebanese designer who studied in Europe.

The basic footprint of the house is almost always the same = cubes of about 15 meters by 15 meters are built on a standard-sized block of land. They are situated in the centre of the block, with some space around them that we could describe as “residual”: they cannot be seen from the street as they are hidden behind impenetrable walls.

The options for “customizing” are seemingly inexhaustible and constantly updated – this in a region, where the traditional houses 50 years ago were still nomads’ tents, palm huts or rich houses belonging to Iranian traders who came from the other side of the gulf.

The result is a “logo-house”, a compound of the compulsory characteristics: prominent cornice, massive balcony, the entrance porch sitting on colonnades, monumental staircase leading to the main door, the whole thing surrounded by high walls and closed by a carved portal.

This, we feel, marks the birth of a new style, which is developing, changing and spreading across the areas under the cultural influence of this very attractive emirate-city.

We can think of the time when Cairo, Alexandria, Beirut, and



Istanbul, all cosmopolitan cities on the border between East and West, made an effort to bring together local and global architecture, successfully placing Haussmanian facades on traditional interior, grafting reinterpretations of Islamic decoration onto an eclectic European style of ornamentation, inventing a hybrid style which is nowadays fully acknowledged¹.

WANDERING AMONGST HOUSING AREAS

Residential dream has no limits and walking down in the residential areas in Dubai, in November or in March², under a restrained but burning sun, feels like being taking on a journey into an inspiring, surprising and novel architectural world. Behind the flashy face of Dubai designed for tourists and businessmen, you can find peaceful and deserted neighbourhoods at the edge of the desert. Nadd Al Hamar, Al Barsha, Al Warqa, Al Rashidya, and Al Mizhar are all areas you will find at the end of metro or bus lines. Their sprawl extends, in places, far inland to the edge of the Arabian desert, far from the seaside dream with its beach hotels that tourists tend to seek out.

Dubai has always been caught between its traditional identity, claimed by former nomads from the desert, and its commercial and maritime open to especially to the Gulf, as a true cradle of civilization.

In these faraway suburbs – although this term does not make much sense for Dubai, an urban sprawl 40km long, which does not have one centre but several – people live a very quiet life. There is a sense of Desperate Housewives in a life spent between the mosque and the minimarket, just a few steps away from the gigantic mall. Emptiness reigns: during the day the middle-classes are at work, not just men but also women who are now supported by the government policy in favour of female employment.

Sometimes a massive dark SUV with tinted windows appears from behind an automatic gate that opens without a sound, perfectly oiled; its engines roar and it drives off slowly. Contact with the inhabitants is rare.

At a set time, the school bus, painted the same yellow as in American TV shows, drops off well-behaved children wearing dark uniforms. The muezzin's call to prayer also gives rhythm to the day: on Friday, the day of worship, the esplanade of the mosque will briefly fill up, swamped by crowds composed only of men wearing immaculate dishdashas³.

Here and there a servant prunes, fixes or waters a tidy garden that often also includes the part of the sidewalk which borders the property. This little garden that extends onto the street is always well-kept, pampered by the Pakistani gardener, with green grass, palm trees, and flowers - a piece of yourself that you show to others, in line with Muslim society's tradition of confinement.

Elsewhere, the never-ending battle continues against the sand, which invades everything, carried by the wind. A maid is spraying

the courtyard with water to clean it. The yellow and pink concrete paving stones glow until the next storm. The gate will remain open. There is nothing in the street to fear, it is empty.

Everywhere, playground equipment is fading under the blazing sun. We notice a summer kitchen in the shape of a tent, a remnant of Bedouin culture. It is used during winter when the temperature finally cools down – to only 25°C. You can hear the sound of birds, pigeons and roosters in their cages, and sparrows and blackbirds in trees that intensive irrigation has made surprisingly vigorous.

We pass painters, plumbers, carpenters, repairmen, gardeners, whose advertisements can be seen all over the area's gates. They are the only ones walking or cycling in the street, like the extras required for a perfectly planned show that we would not understand. In any case, not once were we allowed to set foot in one of these houses.

INWARDNESS

The unbuilt blocks of land ("plots" according to the American terminology commonly used in the Emirates) still represent around 20% of the entire neighbourhoods we explored during our visit.

Building sites are numerous and the pace of construction is fast. The bright colours of their sheet metal fences painted with geometric patterns can be seen at every turn – red, blue, white, and green. Metallic noises resonate through these calm neighbourhoods. Construction workers move about, dig, pour concrete, pile up cinder blocks, paint, wash, weld, nail down, glue, but also rest, silent like obedient pupils, sitting on the edge of the pavement, in the shade, gathered around a refrigerated fountain (they are numerous and free, set up outside properties as a gesture of Bedouin hospitality).

The concrete frames of the building sites – frameworks of fragile posts holding up thick slabs, before the spaces are filled with bricks or cinder blocks – give us enough information to know that the plans are all alike. The houses share axial symmetry around a huge hall and majestic staircase, square rooms spread across every corner of the two-storey accommodation cube. There is no research or innovation here, but a typology that we can find from Lagos to Los Angeles, showing the uniformity of a largely Westernised way of life. No need for architects, the construction signs highlight a myriad of consultants, engineers and drafting offices. A visit to the neighbourhoods where interior decoration and furniture shops can be found enables us to imagine the richly adorned interiors. We still need to explore these habitats properly, but the inhabitants' private space remains off-limits to us Westerners.

FORTRESSES

These villas, are all typologically identical, then, but differ greatly in the architectonic flights of fancy represented by their facades. The effect is amplified by the prevailing unimaginative monotony in local planning: the houses express the double but contradictory



desire to be identical and to be different that characterises daily life within the residential areas that Bruce Bégout has so lucidly analysed⁴. This intrinsic contradiction constitutes, then, the critical dimension of residential mythology, submerged in the dialectics of Norm and Difference, against the backdrop of an ultra-liberal society.

Withdrawn into themselves, these monolithic blocks look like modern fortresses whose immensity – often reinforced by stone cladding – sits in contradiction with the vacuum of public spaces. It is difficult to describe as “public spaces” the asphalt roads which stretch out between kilometres of cinder borders, studded with traffic signs, often with unfinished pavements left to the inhabitants’ goodwill. It is easier to find signs of human appropriation in the pedestrian alleys which crisscross the arterial roads. These little streets, with their natural sandy surface, are not much used; the residents use them to dump old sofas that we can imagine might facilitate conversations between neighbours – though we never came across any –, smashed up furniture, plastic garden chairs baked by the heat, stocks of useless objects. Rare but obstinate plants grow there, far from any watering, in the shade of the walls. But they remain as poetic breaths within an obstinately geometric landscape.

Beyond the impression of conceptual poverty, the plan of these neighbourhoods is interesting, revealing an entirely functional urban ideology designed to maximize property yields. The centre of the neighbourhood is occupied by a public park, encircled by metal railings, adjoining the mosque and the usual convenience stores, lined up on the shadier side – dry cleaner’s, grocery, cafeteria, barber’s shop.

School is never very far away.

In the absence of real urban landmarks, as soon as the minaret disappears at the first bend in the street, you are quickly lost.

The larger mall that overshadows every residential area and is directly connected to the freeway network that criss-crosses the whole Emirate, is in fact the real meeting spot for the inhabitants, swimming in a kind of “liquid modernity”⁵. People meet up there to drink coffee, go to a restaurant or for a shopping trip.

All around this micro-core, a tangle of roads allows you to go in different directions defined by the style of the houses, leading to a kind of reverse social heliotropism: facades oriented to the North are those of the richer villas, palace-like structures that cover hundreds of square metres under multiple domes. Permanently exposed to the sun, those that face south are obviously smaller and less ornamented – as ordinary as can be. These are the houses that Sébastien Godret wanted to photograph in all their sober bareness.

SILENCE

“Once, a noble philosopher talked about architecture as a kind of set music and he had to face a lot of shrugging of shoulders. There is no better way to introduce this beautiful idea than by qualifying

architecture as a musical art given back to silence.”⁶

J.W. Goethe

In this simple and silent context, Sébastien Godret emphasizes the extraordinary architectural creativity of what Dubai’s inhabitants call ‘residential areas’ by isolating each villa with an extreme close-up.

These close-up pictures show these mansions as if they were minimalist sculptures taken from Donald Judd’s universe, focusing on every fold of the wall and on the imposing simplicity of volume.

It took several long days of endless strolling in these areas to locate the right buildings, bathed in a stark and even light. They have been photographed in a neutral manner, isolating them as objects, in order to make formal as well as stylistic comparisons.

This serial aesthetic echoes the stifling boredom of these residential estates.

The photographer is seeking an average house representing the poverty of suburban life, but at the same time manages to show the building’s novelty to the buildings by pointing out the individuality the inhabitants are struggling to express.

Sébastien Godret offers us photographs of sameness, focusing on cornices, balusters, pediments and mouldings, and on all the other distinctive marks that allow the inhabitants to flee the inferno of the ordinary.

Creases on a galvanized steel garbage container, a desert plant, the hoarding of a building site and the very clean asphalt line of a street bring us back to a reality that the evanescence of the desert light might have allowed us to escape momentarily. We can almost feel the blazing wind caressing the walls.

While his work focuses on systematic series, Sébastien Godret still has an eye for an attractive villa on a street corner, shining in the velvet light like a seductive but unreal mirage. He insists on the right to choose arbitrarily, to construct a vision beyond the frame of a simple documentary. By doing this, he is able to construct a solid, plastic work.

1- Robert Saliba, *Beyrouth architectures, Aux sources de la modernité, 1920-1940*, Marseille, Parenthèses, 2010.

2- Reportages réalisés en novembre 2013 et mars 2014.

3- La dishdasha est un vêtement long arrivant aux chevilles, à manches longues, porté par les hommes de la péninsule arabe.

4- Bruce Bégout, *La découverte du quotidien*, Paris, Allia, 2005.

5- Zygmunt Bauman, *La vie liquide*, Arles, Editions du Rouergue, 2007.

6- Johann Wolfgang von Goethe, *Ecrits sur l’art - Maximes et Réflexions*, (trad. de Pierre Deshusses), Paris, Rivages poche/Petite Bibliothèque, 2001.



DUBAÏ AU DELÀ DES STÉRÉOTYPES

PAR BRIGITTE DUMORTIER

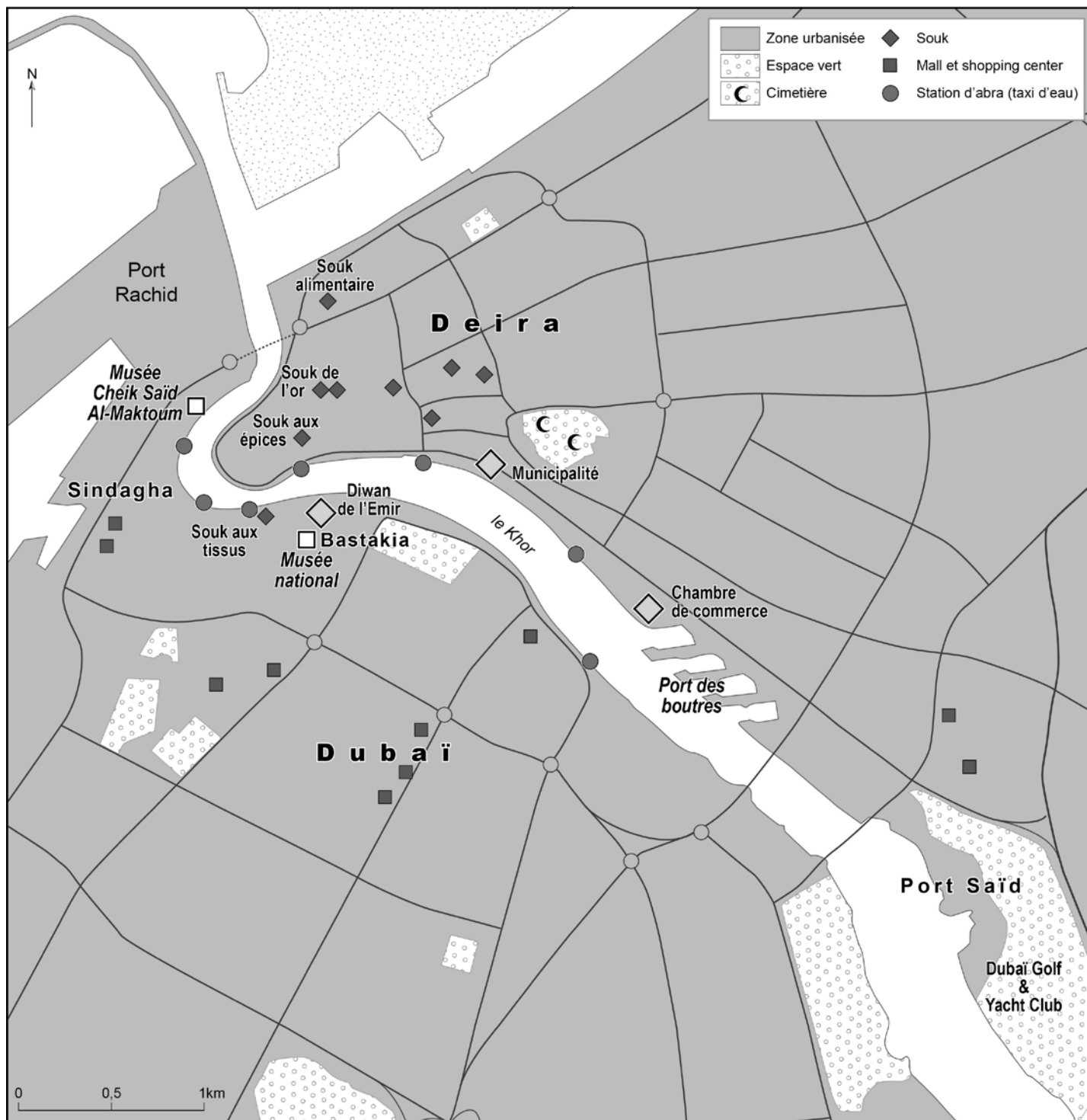
Dubaï, toujours plus haut, toujours plus grand, toujours plus...! Dubaï, ville de tous les superlatifs, du Burj el Arab, qui se veut l'unique « 7 étoiles » et le plus luxueux palace au monde, à Burj Dubaï, tour qui détient des records mondiaux avec 160 étages et 828 mètres d'altitude, renommée Burj Khalifa depuis son inauguration en 2010, du nom de l'émir... d'Abu Dhabi, président d'une fédération de sept émirats dont l'énumération sonne comme un Carillon de Vendôme oriental : *Abu Dhabi, Sharjah, Ajman, Oumm al Qaiwain, Ras el Khaimah, Fujeirah, Dubaï, Dubaï.*

Dubaï, capitale d'un émirat souvent prise à tort pour la capitale des Émirats, au grand dam d'Abu Dhabi, sa voisine plus riche et moins tapageuse ! Dubaï la médiatique, avec ses îles artificielles en forme de palmier ou de planisphère, ses projets mirifiques dont la démesure fascine, ses golfs verdoyants, sa piste de ski et ses patinoires, ses centres commerciaux surdimensionnés et son festival du shopping ou Ali Baba au temps de la mondialisation... Mais, en 2009, survient la crise. On assiste alors, à en croire les médias, à la ruine d'une prospérité bâtie sur du sable, à la fin d'un mirage ! Après avoir vanté la réussite insolente de Dubaï, la presse décrit une panique éperdue, les spéculateurs ruinés et les entrepreneurs en faillite abandonnant dans leur fuite Porsche et Ferrari sur le parking de l'aéroport, et un paysage d'apocalypse, les squelettes de grues rouillées dominant des terrains vagues et des chantiers à l'abandon. On vilipende le modèle dubaïote après l'avoir encensé.

Dubaï, cité des Mille et Une Nuits de la publicité touristique ! Le souk de l'or rutil de bijoux importés et les perles ne sont plus du Golfe, mais du Pacifique.

Le souk aux épices offre au touriste avide d'exotisme, épices et aromates, encens et bois odoriférants, henné synthétique et aphrodisiaques africains. Le souk aux tissus a tout d'un bazar indien, même si on y vend surtout des métrages chinois, tandis que les tours à vent du quartier voisin rappellent l'Iran tout proche. Les tours opérateurs déclinent le thème bédouin : courses au camélodrome ; safaris dans le désert ; « camps nomades » où l'on déguste des mezzé libanais. Le soir, après avoir traversé d'une rive à l'autre en prenant l'abra, on peut rêver à Sindbad le Marin le long des quais de Deira, en voyant les équipages s'affairer pour charger les boutres qui appareilleront vers l'Iran ou la Corne de l'Afrique avec des cargaisons hétéroclites qui n'ont fait que transiter à Dubaï.

Dubaï, eldorado dont les *success stories* de ceux qui ont bâti des fortunes dans l'immobilier, le commerce, la finance, la communication ou la distribution font rêver, enfer où des esclaves des temps modernes sont exploités, méprisés, niés ou, tout simplement, ville peuplée à 90% d'étrangers dont une large fraction appartient aux classes moyennes ? Quelle que soit leur nationalité, leur religion ou leur profession, les émigrés souffrent d'un sentiment de précarité, exprimant la peur de devoir rentrer chez eux du jour au lendemain suite à une décision arbitraire, voire, pour certains, le regret de ne pouvoir faire souche ici, plus qu'une aspiration à la nationalité ou des revendications salariales. La ville offre des possibilités d'ascension sociale rapide pour peu qu'on ait su gagner la confiance d'un associé local, mais les travailleurs non qualifiés, main-d'œuvre domestique féminine ou travailleurs de chantier, aux lourds horaires et aux dures conditions de travail, qui font vivre leur famille



restée au pays et espèrent assurer un avenir meilleur à leurs enfants, restent sans grand recours face aux abus et aux excès de recruteurs sans scrupules ou d'employeurs indélicats.

Dubaï, ville du désert, Dubaï, ville du pétrole ; Dubaï, ville arabo-musulmane, Dubaï, cité globale ; Dubaï, métropole multiculturelle, Dubaï, stade ultime du capitalisme ; Dubaï, qualifiée tantôt de Hong-Kong du Moyen-Orient, tantôt de Singapour arabe, comparée à Beyrouth dont elle aurait capté les fonctions ou rapprochée de Las Vegas pour illustrer une économie de la fascination. Les clichés, plus ou moins fondés, les formules, plus ou moins heureuses, les comparaisons, plus ou moins justes, abondent. Quelles réalités complexes se cachent derrière cette image protéiforme ? À propos, qu'entend-t-on exactement par Dubaï ?

Dubaï désigne tout d'abord un des deux noyaux initiaux de la ville actuelle qui s'est développée le long d'un khor, site urbain fréquent sur un littoral qui offre peu de havres naturels. Cet estuaire ennoyé hérité de périodes plus arrosées est la variante, sur ces côtes arides, des abers bretons ou des fjords norvégiens. Dubaï, sur la rive gauche, en amont de Sindaga, ancien village de pêcheurs, fait face à Deira où accostent toujours les boutres.

Dubaï désigne aussi un émirat de la côte dite des Perles du temps des Portugais, devenue Côte des Pirates pour les Anglais avant de devenir, sous le nom d'États de la Trêve, un protectorat de l'Empire Britannique, qui obtient son indépendance en 1971. Il comprend la ville du même nom, son arrière-pays désertique et l'oasis de Hatta, enclave montagneuse à la frontière du Sultanat d'Oman. Dubaï (3 885 km²), à la différence de Singapour (70 km²), ne saurait donc être considéré comme une Cité-état.

La ville de Dubaï proprement dite s'est étendue à partir des deux noyaux initiaux qui font figure aujourd'hui de centre historique où s'étaient établis des marchands indiens au temps du protectorat britannique

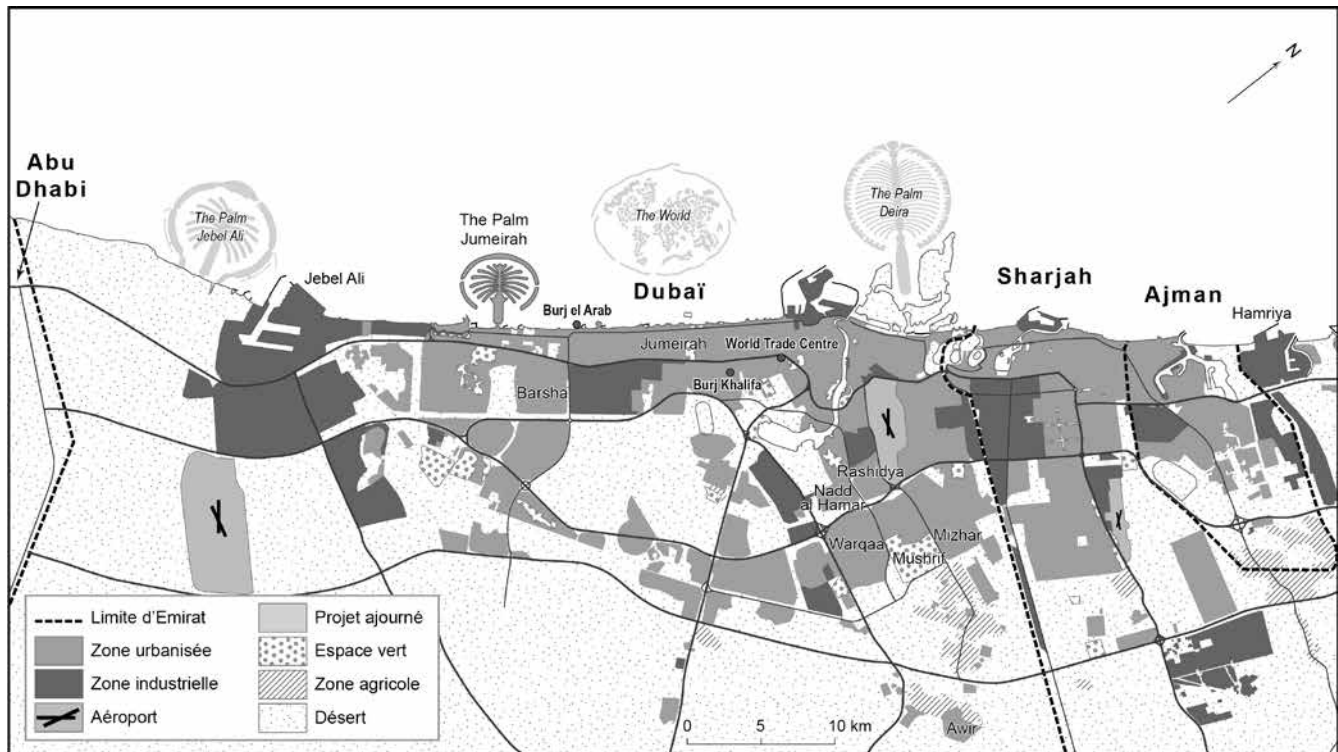
et des marchands persans dont l'installation, il y a plus d'un siècle, est à l'origine de la construction de demeures dont l'architecture se retrouve à Ispahan et de la fondation du quartier de Bastakia. À proximité, le Musée National rappelle que la région entretenait avec l'Inde et la Perse, dès la plus haute Antiquité, des liens commerciaux qui n'ont pas été sans s'accompagner d'échanges dans d'autres domaines.

Dubaï forme désormais une agglomération linéaire d'une cinquantaine de kilomètres qui a rejoint les capitales des émirats voisins de Sharjah et d'Ajman et leur périphérie pour constituer une conurbation littorale polycentrique étirée sur près de quatre-vingts kilomètres. L'agglomération de Dubaï s'étale également vers l'intérieur dans des quartiers récents plus excentrés comme Nadd Al Hamar, Warqa, Rashidya, Mizhar. L'objectif de Sébastien Godret, qui donne à réfléchir autant qu'il donne à voir, a capté la personnalité paysagère et identitaire de ces périphéries résidentielles au-delà de la singularité composite de chaque villa, faisant affleurer un entre-soi qu'on suppose tribal sous un individualisme affiché dans le souci de se démarquer du voisin.

L'agglomération se développe aussi à partir de Barsha vers la zone industrialo-portuaire de Jebel Ali, en direction d'Abu Dhabi. Cette dynamique laisse présager l'émergence d'une sorte de mégalopole bicéphale centrée sur Abu Dhabi et Dubaï, pièces maîtresses, complémentaires plus que concurrentes, d'un ensemble urbain discontinu qui s'échenillera sur la rive arabe du Golfe de Koweït à Ras el Khaimah en passant par l'aire métropolitaine de Dammam (Dammam, Dhahran, Al Khobar) en Arabie Saoudite et Doha, la capitale du Qatar.

Dubaï n'est pas une ville surgie du désert quand le pétrole a jailli. À la fin du XVIII^e siècle, les Al Bu Falasah, sous la conduite de la famille Al Maktoum, migrent des oasis du Liwa, aux confins de l'Arabie Saoudite, et s'implantent à Dubaï. Ils appartiennent à la puissante





confédération tribale des Bani Yas tout comme les fondateurs d'Abu Dhabi. En 1901, on dénombre à Dubaï environ 10 000 habitants qui tirent leur subsistance d'activités liées à la mer et les marchands, rompus aux négociations commerciales avec des partenaires ou des intermédiaires étrangers, doivent leur relative aisance à la traite, au commerce de l'or et à la pêche perlière. Avec la ruine de l'économie perlière consécutive à la crise de 1929 et à la mise au point par les Japonais des perles de culture, commence pour Dubaï une période de déclin qui prend fin avec l'exportation du premier baril de pétrole au milieu des années 1960. Dubaï ne devient pas pour autant une ville pétrolière. L'émirat du même nom dont elle est la capitale n'est pas un gros producteur, ni à l'échelle mondiale, ni à l'échelle régionale, ni même à l'échelle fédérale. En effet, Dubaï n'assure que 8% de la production de pétrole des Émirats arabes unis et ne dispose que de 4% des réserves de la fédération. Son avenir pétrolier

se compte en années et non plus en décennies. Si elles ne contribuent plus qu'à moins de 5% du PIB, ce sont les exportations d'hydrocarbures qui ont financé l'implantation d'infrastructures portuaires et aéroportuaires, d'usines, de zones franches qui ont permis à Dubaï de compter parmi les plus grands ports et les premiers aéroports mondiaux, mais aussi d'attirer des entreprises de toute taille et de tout pays. Les grandes familles de commerçants et d'armateurs, dont l'existence éclaire sans doute l'ouverture des milieux d'affaires dubaïotes, leur goût du risque et leur adhésion à l'ultra-libéralisme, prennent les rênes d'une Chambre de Commerce active, établie en 1965, tandis qu'un World Trade Center, alors le plus haut building du Moyen-Orient, est inauguré en 1978. La ville, dont on déplore souvent la croissance anarchique, bien qu'elle ait fait l'objet de plans d'urbanisme élaborés par l'architecte britannique John Harris dès les années 1960, puis le cabinet grec Doxiadis, adopte

une stratégie de développement économique sous la houlette des Al Maktoum qui règnent sur leur émirat comme on dirige une entreprise. Dubaï bénéficie, il est vrai, de l'effacement de Beyrouth dévastée par la guerre civile et de l'embargo occidental contre la République islamique d'Iran vers laquelle elle réexporte une partie notable des biens qu'elle importe.

La ville atteint 250 000 habitants à la fin des années 1970, 500 000 au début des années 1990. On estime que l'agglomération compte aujourd'hui près de deux millions et demi d'habitants. Cette population ne suffit cependant pas à la faire figurer parmi les deux cents premières agglomérations mondiales. On est loin des cités globales comme Tokyo et sa région urbaine qui frôlent les 40 millions d'habitants, New York et son aire urbaine de plus de 20 millions d'habitants ou le Grand Londres et ses 14 millions d'habitants. Néanmoins, par son insertion dans les flux mondiaux d'échanges matériels et immatériels ainsi que son importance selon des critères économiques et financiers, Dubaï fait figure, sinon de cité globale, du moins de métropole mondialisée.

Dans un environnement urbain totalement artificialisé, Dubaï, à l'identité à la fois bédouine et maritime, est une ville dans le désert plus qu'une ville du désert. Les clichés pris dans ces franges urbaines climatisées sont éloquentes : des villas posées sur un désert en voie d'occultation. Aux abords de certaines d'entre elles, le sable est encore visible ; devant d'autres, il disparaît déjà sous des pavages ou des trottoirs gazonnés...Et à l'instar de certains bâtiments emblématiques de Dubaï, en forme d'étrave, de vague ou de voile de boutre, on voit des villas prendre des allures de gondole, des clôtures figer dans le ciment le mouonnement de la mer.

Avec ses villas échappant aux classifications courantes, sa skyline à l'américaine et ses quartiers d'affaires qui rappellent ceux des pays émergents d'Asie,

Dubaï est loin de la ville arabo-musulmane chère aux orientalistes. On y cherche en vain la médina, même si on y trouve des souks, devenus des attractions touristiques, et que des mosquées ponctuent chaque quartier, dont l'élégante mosquée de Jumeirah, ouverte aux non-musulmans pour la visite guidée. Dans ce quartier de bord de mer, des Nationaux aisés avaient fait construire dans les années 1970 de belles villas blanches, qui semblent maintenant bien vieillottes et ont été réaménagées pour les louer à des cabinets médicaux, des instituts de beauté, des salles de fitness, des garderies d'enfants... Leurs anciens habitants les ont désertés pour de nouveaux quartiers plus en retrait où se trouvent les villas photographiées, plus imposantes et plus colorées. Toutefois, derrière les façades, les unes presque aveugles sur l'extérieur conformément à l'architecture musulmane, d'autres rythmées d'oriels qui s'apparentent plus à des bow-windows victoriens qu'à des moucharabihs arabes, l'intérieur conserve davantage de marqueurs du mode de vie local.

Quand on y pénètre, les maisons sont dotées des tout derniers perfectionnements de la domotique, mais embaument les parfums à brûler ancestraux. Une décoration hybride, emprunte à l'Orient ses tapis, ses tentures, ses coussins et ses coffres, à l'Occident ses meubles de style dans un mélange sans complexes de genres et d'époques. La disposition des pièces reflète des pratiques traditionnelles. Des majlis, espaces de réception des hôtes et obligés, accueillent le visiteur au-delà de la porte d'entrée, comme au seuil de la tente. Les appartements privés de la famille, largement inspirés dans leur agencement des suites des hôtels internationaux, sont retirés au fond de la maison et dans les étages. Les pièces où dort le personnel domestique équivalent aux chambres de bonne de nos immeubles bourgeois, à ceci près qu'elles ne sont pas sous les toits. De même, l'entrée principale en façade se double d'une entrée de service latérale



à la manière des deux escaliers des demeures de la Belle Époque qui fut aussi celle des sœurs Papin. Le photographe, dont le regard s'arrête sur les maisons des « locaux », sort des sentiers battus en montrant l'endroit du décor tout en invitant subrepticement à en imaginer l'envers.

Le travail de Sébastien Godret a aussi le mérite de battre en brèche une idée reçue née d'une iconographie qui gomme la frontière séparant le réel du virtuel et met en exergue les tours de bureaux futuristes bordant la Zayed Road, autoroute urbaine sur l'axe Dubaï-Abu Dhabi, et des concentrations de gratte-ciel sur-réalistes qui ne seront sans doute jamais construits. À travers une vision insolite à contre-courant de la vision commune, on découvre une évidence qui saute aux yeux sur les vues aériennes : derrière les alignements d'immeubles, l'étalement des quartiers pavillonnaires. Dubaï, au-delà de ses symboles architecturaux vertigineux, est une ville horizontale qui ne cesse de grignoter le désert comme ces maisons construites sur des terrains tout juste viabilisés.

Cet habitat flambant neuf, loin de conforter une image de morosité économique, donne une impression d'opulence. La conjonction de la crise des sub-primes et de facteurs locaux, liés notamment à une réforme de la propriété foncière et immobilière, a provoqué l'éclatement d'une bulle spéculative qui a entraîné une crise bancaire. Un des effets les plus visibles de la crise a été, après qu'Abu Dhabi a renfloué Dubaï, l'abandon de projets insensés préjudiciables à l'environnement et l'ajournement de luxueux programmes immobiliers ne répondant nullement aux besoins de logements abordables. Cela ne signifie pas l'arrêt des constructions individuelles, ni la ruine de Dubaï qui a dû assainir une économie non exempte de zones d'ombre.

Continuant d'attirer chaque année de nouveaux arrivants d'origine géographique de plus en plus lointaine, de plus en plus diverse, Dubaï, qui se targue

d'accueillir plus de nationalités que d'États membres de l'ONU et se compare volontiers à Toronto où un habitant sur deux est née hors du Canada, est incontestablement une ville cosmopolite. Pourtant, on est tenté d'y voir une ville indienne plus qu'une métropole hyperdiverse dans la mesure où les ressortissants de l'Union indienne, qui occupent tous les niveaux de l'échelle sociale, constituent environ la moitié de la population étrangère. Si on leur ajoute les effectifs de Pakistanais, Népalais, Bangladais et Sri Lankais, trois résidents nés à l'étranger sur quatre viennent du sous-continent indien.

Cette cité babélique, où un anglais pidginisé sert de langue de communication plus que l'arabe, est multiculturelle au sens où une grande diversité de langues, de religion, de traditions alimentaires ou vestimentaires cohabite. Vu l'afflux de travailleurs asiatiques renforcé par l'arrivée récente des Chinois rendant la composante arabe est de plus en plus minoritaire, on murmure que l'Islam ne serait plus numériquement majoritaire. Une douzaine de lieux de cultes chrétiens, de Sainte-Marie (catholique) à la Sainte-Trinité (anglicane) en passant par la cathédrale Saint-Thomas (orthodoxe) et les églises des communautés chrétiennes d'Égypte et du Proche-Orient, sont disséminés dans l'agglomération. Des milliers de Philippins ou d'Indiens du Kerala se pressent chaque semaine aux messes en tagalog ou en malayalam. Dans une ruelle du souk textile, les temples qui se succèdent à l'étage, au-dessus des boutiques de couronnes de fleurs, d'encens et d'objets pieux, attirent des foules d'Hindous.

Ce multiculturalisme est tout de même d'un type particulier, car l'organisation de la société repose sur un clivage radical entre Nationaux et étrangers. Dans une ville où les formes de ségrégation urbaine reposent moins sur des critères ethno-religieux que sur des différenciations socio-économiques, les seuls véritables quartiers ethniques, caractérisés aussi par la richesse



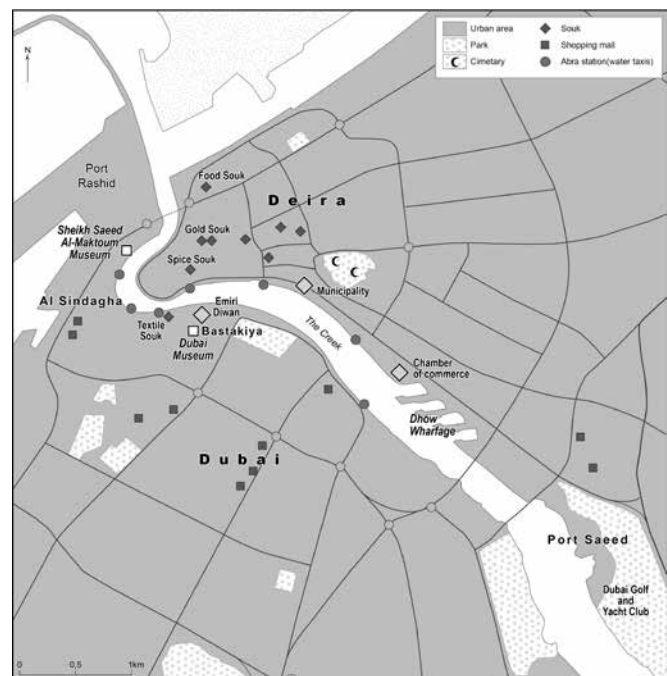
de leurs résidents, sont paradoxalement ceux que Sébastien Godret a arpentés. Les Nationaux, dont les aïeux vivaient sous la tente, à l'abri de barastis fait de palmes posées sur des stipes de palmiers ou dans des maisons de brique crue, s'y retranchent dans de somptueuses villas dont l'architecture proclame une acculturation assumée.

DUBAI BEHIND STEREOTYPES

Dubai seems driven by an insatiable ambition for the biggest, the tallest, the richest...Dubai, the city of all the superlatives, from Burj al Arab, claiming to be the only "7 stars" and the most sumptuous luxury hotel in the world, to Burj Dubai at over 2,716.5 feet and more than 160 stories, a tower holding world records, renamed Burj Khalifa since its unveiling in 2010, from the name of the Emir of... Abu Dhabi, President of the United Arab Emirates, a federation of seven emirates whose enumeration sounds like an oriental nursery rhyme: Abu Dhabi, Sharjah, Ajman, Umm al Quwain, Ras al Khaimah, Fujairah, Dubai, Dubai.

Dubai, capital city of the second emirate of the federation often mistaken for the federal capital, to the displeasure of Abu Dhabi, its wealthier, but less talked about, neighbour! Dubai whose artificial Palm Islands or World archipelago got a great media coverage, whose fabulous projects fascinate or irritate by their outrageousness! Dubai, its green golf courses, its ski station and ice rings, its oversized malls and shopping festival or Ali Baba at the era of globalization!

But, the crisis occurs in 2009. Then, the press raises the spectre of the ruin of a prosperity built on sand and evokes the end of a mirage! After praising Dubai's impertinent success, the media describe a wave of panic, the collapse of reckless speculators and the

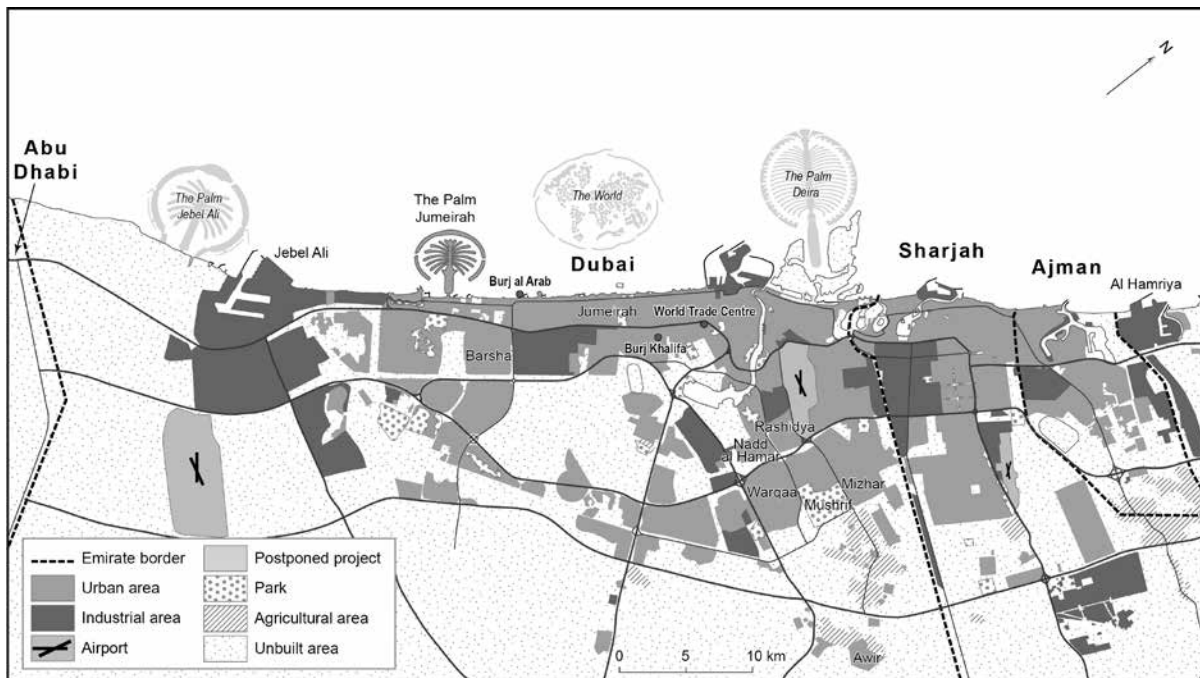


bankruptcy of ambitious entrepreneurs leaving behind Porsche and Ferrari on the airport car park in a frantic flight. They depict an apocalyptic landscape: skeletons of rusty cranes overlooking vacant lots and abandoned building sites.

Denigrated after being lauded as a model, Dubai is presented by tourism advertising as a city of Arabian Nights. The Gold Souk gleams of imported jewellery and cultured pearls from Pacific replace Gulf pearls. The Spice Souk offers herbs and spices, incense and perfumes, synthetic henna and African aphrodisiacs to tourists in quest of exoticism. The Textile Souk looks like an Indian bazaar, although fabric sold there comes mainly from China. Nearby Bastakiya, restored into a heritage district, was founded by Persian merchants who built wind towers houses. Quite far from historical and contemporary realities, tour operators play variations on the Bedouin theme: visits at the camel racetrack; desert safaris; nomad camps where Lebanese mezzeh are served as a local speciality. But, at dusk, after crossing the Creek on an abra, we can dream at Sinbad the Sailor, along the quays of Deira, where ragged crews load sundry cargo on dhows sailing to Iran or to the Horn of Africa. A destination for international tourism, Dubai is also attractive for migrants. If the success stories of individuals who made a fortune in real estate sector, trade, finance, or communication feed dreams, poor people from developing countries come with the hope of earning enough money to support their families and give an education to their children, while more educated migrants are seeking for

opportunities of quick social ascension. But, human rights NGOs denounce a modern form of slavery: unskilled workers with indecent working and housing conditions or maids with unacceptable working hours have no specific recourse against unscrupulous recruiters or dishonest employers despite the recent improvement in labour law. Is Dubai El Dorado or hell or a city populated at 90% by foreigners mainly belonging to a large middle class presenting all the degrees from lower to upper? Whatever nationality, religion or profession, migrants suffer a feeling of precariousness. More than an unrealistic aspiration to nationality or even reasonable wage claims, many express the fear to be obliged to go back home overnight after any arbitrary decision, while some regret the lack of possibility to settle with their family on a long-term basis.

Dubai, desert city; Dubai, oil city; Dubai, Arab-Muslim city; Dubai, global city; Dubai, multicultural metropolis; Dubai, last stage of capitalism. Dubai, sometimes called the Hong-Kong of the Middle East and sometimes the Arab Singapore. Dubai, compared on the one hand with Beirut as a newcomer who succeed to capture tertiary functions traditionally located in the old Mediterranean emporium and on the other hand with Las Vegas as the paradigm of an economy of fascination. The simple word Dubai is immediately associated with more or less adequate clichés, more or less suitable expressions, more or less relevant comparisons. Which complex reality is to be found behind this multifaceted image? By the way, what does exactly Dubai mean?



First, Dubai refers to one of the two initial cores of the present city, which developed along a khor, called the Creek. Such an urban site is frequent on a coast offering a few natural harbours except paleo-estuaries inherited of more humid periods before a sea level change that caused their submergence, like in the case of Galician rias or Norwegian fjords under other latitudes. On the left bank, upstream to Sindagha, a former fishermen village, Dubai, faces Deira, where there is still a dhow wharfage.

Dubai also refers to an emirate on the Pearl Coast, the Portuguese place-name changed for Pirate Coast by the British before the establishment of a Protectorate of the British Empire under the name of Trucial States that gained independence in 1971. The Emirate of Dubai includes the city of Dubai, its desert hinterland and the oasis of Hatta, a mountainous enclave at the border of Oman. With an area of 3 885 km², Dubai cannot be regarded as a City-State, although it is often compared to Singapore (70 km²). Dubai city itself has grown from the two initial cores, which are now regarded as the historical centre where Indian merchants settled at the time of British Protectorate and Persian merchants arrived at the beginning of last century. Moreover, the National Museum reminds that the region had since Higher Antiquity strong commercial links and various exchanges with India and Persia.

Today Dubai is a linear agglomeration, stretching out over 50 kilometres and forming a continuum with the capital city of the border emirate of Sharjah, but also with the emirate of Ajman. The result is a polycentric coastal conurbation of nearly 80 kilometres. Dubai urban expansion is also towards the interior in recent districts like Nadd Al Hamar, Warqa, Rashidya or Mizhar. Sébastien Godret's lens, inviting to reflection and not only to view, catches the landscape of these residential peripheries as a sign of a hidden identity. Despite the amazing composite architecture of each villa, the singularity of the all let guess an underlying self-segregation, founded on a housing among peers we can suppose still tribal, under an individualistic façade revealing an intention to be different from the neighbour.

Dubai also grows towards Abu Dhabi, from Barsha to the port and industrial free zone of Jebel Ali. It seems that such an urban dynamic announces the emergence of a kind of bicephalous megalopolis centred on Abu Dhabi and Dubai. The two cities are often presented as rivals, but they can also be analysed as the complementary masterpieces of a broken urban strip along the Arab shore of the Gulf, lying from Kuwait to Ras el Khaimah through Greater Dammam (Dammam, Dhahran, Al Khobar) in Saudi Arabia and Doha, the capital of Qatar.

Dubai is not a town suddenly appeared from the desert with the first oil well. At the end of 18th century, the Al Bu Falasah tribe, under the guidance of the Al Maktoum family, leaves the Liwa, a group of oases not far from Saudi Arabia, and settles in Dubai. This tribe

belongs to the same powerful Bani Yas tribal confederation than the founders of Abu Dhabi. In 1901, Dubai counts around 10 000 inhabitants living from the sea. Merchant families, experimented with commercial negotiation with foreign partners or intermediaries, are quite well off thanks to trade, gold trade and pearl fishing. The ruin of pearl economy after the Great Depression of 1929 and the invention of cultivated pearls by the Japanese initiate a period of severe decline for Dubai. Hard times finish thanks to the exportation of oil: the first barrel is shipped in the middle of the 1990s.

Nevertheless Dubai didn't become an oil city. The emirate of Dubai is not a big producer of crude oil, neither at a global scale, nor at a regional one. Actually, Dubai produces 8% of the crude oil of the UAE and possesses only 4% of the federal proven reserves. Its oil future has to be counted in years better than in decades. Oil resources represent less than 5% of GDP, but the exportation of hydrocarbons have allowed the building of infrastructures, ports, airports, power plants and desalination plants, industrial and trade zones, IT network, giving Dubai the opportunity to be now among the biggest world ports and airports and to attract foreign companies from various size and various countries.

Influential merchant families with a tradition of caravan and sea trade probably explain the openness of local business circles, their appetite for risk and their ultra-liberal behaviour. Their members are the main stake-holders of the active Chamber of Commerce, established in 1965, while a World Trade Centre, at the time the tallest building in the Middle-East, was unveiled in 1978. Although the town has been often criticised for its uncontrolled growth, a master plan was designed by British architect John Harris as soon as the 1960s, then by the Greek consultant Doxiadis, but the urban planning policy was only partly implemented unlike the economic development strategy under the rule of the Al Maktoum family managing the emirate like a company. If Dubai success can be explained by a business friendly atmosphere, the city also took great advantage of the civil war in Lebanon and benefits the embargo against the Islamic Republic of Iran to which Dubai re-exports an important part of the goods it imports.

The town reaches 250 000 inhabitants at the end of the 1970s and 500 000 in the early 1990s. The agglomeration now counts around 2,5 million inhabitants. This population is not numerous enough to place Dubai among the 200 first world agglomerations. It is far from such global cities as Tokyo and its metropolitan region of nearly 40 million, New York and its urban area with more than 20 million or Greater London and its 14 million. But, its insertion in global material and immaterial exchanges together with its importance in the field of economy and finance, makes Dubai appearing, if not as a global city, at least as a globalized metropolis.

In a totally artificial environment, Dubai, with a double identity, both Bedouin and maritime, is a city in the desert more than a desert city. These pictures of urban fringes show villas put on a soon occulted desert. Near some of the houses sand is still visible; in front



of others, it already disappears under pavement or lawn... And, at the imitation of certain buildings symbolising Dubai, in form of boat stem, sea wave or lateen sail, a villa tries to look like a gondola or a wall intends to represent the rolling ocean.

No typical medina, villas difficult to classify within usual typologies, business districts similar to the ones of Asian emerging countries, an American-style skyline and a mixture of Western and Eastern references in architecture make Dubai far from the Arab-Muslim city of the orientalist vision, even if there are souks, which are now mainly an attraction for tourists, even if the mosques are landmarks, particularly the Jumeirah Mosque, open for tours to non-Muslims. In this district along the beach, rich Nationals had built beautiful white houses in the 1970s. Now looking old-fashion, they have been transformed for rent to medical centres, beauty salons, fitness clubs, nursery schools... The former residents have leaved for more impressive and more coloured villas in remote new settlements where the photographs have been taken. Some houses remain with a blind façade on the outside in the tradition of Muslim architecture, while others present oriel windows reminding Victorian bow windows more than Arab mashrabiya.

The inside shows greater survivals of the local traditional way of life. When we have the chance to enjoy the hospitality of the family, the house exposes at the first glance the combination of tradition and modernity in the material culture. The house is equipped with the very latest improvements in home automation, but the sophisticated fragrance of incense and precious woods dances through the air from the ancestral perfume-burners. A hybrid decoration borrows carpets, hanging, cushions, chests to the Orient, while the Occident provides furniture mixing styles and periods. The disposition of rooms reflects traditional practices. A majli, the place for meetings with hosts and partners, welcomes the visitor behind the main door, like at the entrance of the tent. Private family apartments, whose layout seems more or less inspired by the suits of international hotels, are at the end of the house and upstairs. Making the choice to picture villas inhabited by local peoples, the photographer keeps the focus on the bright side, but surreptitiously conducts to imagine what is on behind the scenes, for instance the life of the household staff using the lateral entrance coupled with the front door.

The work of Sébastien Godret is interesting because it contradicts a common idea which finds its origin in an iconography erasing the border between reality and virtuality and putting the emphasis on the futuristic office towers at the Zayed Road, – an urban motorway on the axis Dubai-Abu Dhabi –, and on surrealistic skyscrapers that will probably never be built. Through an unusual vision against the current one, we discover what appears with evidence on aerial imagery: the sprawling of horizontal neighbourhoods behind lines of high-rise buildings and iconic vertiginous towers. Built on lots in the desert before the complexion of public infrastructures, the villas presented in this book are a good illustration of the main process

of Dubai spatial growth behind a mythology serving a territorial branding.

This brand new opulent habitat doesn't give an impression of economic crisis. The conjunction of the sub-primes crisis with local factors partly resulting from new property laws has led to the burst of a real estate speculative bubble causing a bank crisis. After the refilling of Dubai coffers by Abu Dhabi, one of the most notable effects of the crisis has been to abandon huge projects, highly detrimental to sustainable development and to postpone indefinitely luxurious real estates programmes totally inadequate to answer the crucial need for affordable housing. It doesn't mean the end of the building activity and Dubai, which has been forced to cleanse an economy presenting some shadow zones, is now recovering.

Year after year new migrants arrive. They come from more and more diverse geographical origins. Dubai, who pretends welcoming more nationalities than member States of the United Nations, likes to be compared with Toronto where one resident on two was born outside Canada. No doubt that Dubai is cosmopolite. But, it is, in a sense, more an Indian town than a hyper-diverse metropolis if we take into consideration that Indians, occupying all the levels of the social scale, make around half of the foreign population. Added with migrants from Pakistan, Nepal, Bangladesh and Sri Lanka, three residents born outside the country on four come from the Indian sub-continent.

City of Babel, where broken English prevails on Arabic to communicate in every day life, Dubai is multicultural, as people with a great variety of languages, religions, food habits and clothing traditions live together. Considering the flows of Asian workers reinforced by the recent arrival of Chinese making the Arab component of the population more and more a minority, people murmurs that Muslims could not be anymore the most numerous community. A dozen of Christian Churches welcome various denominations: Roman Catholics, Anglicans, Evangelists, Orthodox, Egyptian Copts and Christians of the Near East. Every week, thousands of faithful from Philippines or Kerala follow the Mass in their own language, while crowds of Hindu converge on temples located at the floor above the shops selling flower wreathes, incense and religious objects in a narrow alley of the textile souk.

It has to be precised that this multicultural society is from a particular type as the social order is based on a drastic differentiation between Nationals and non- Nationals. In a city where forms of urban segregation are founded on socio-economic differences more than on ethno-religious considerations, the only real communitarian districts, also distinctive by the wealth of their residents, are paradoxically the ones where Sébastien Godret has walked with his camera. The Nationals, whose ancestors were living under tents, under barastees made of palms or in mud brick houses, entrench behind the walls of sumptuous villas whose architecture is the mark of an accepted acculturation.



LES AUTEURS

CYRIL BRULÉ

Cyril Brulé est Architecte, diplômé de l'Ecole d'Architecture de Paris-Malaquais, de l'Ecole du Paysage de Versailles et de l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne. Parallèlement à sa pratique professionnelle, en tant qu'Architecte Associé à l'agence Correia, en Bourgogne, dans un milieu rural qu'il considère comme un laboratoire et un point d'observation pertinent, il a collaboré à divers projets d'expositions sur la thématique urbaine (*Emirates City* en 2009, *Bidonville, l'autre ville* en 2011, *Dubaï Pavillon* en 2012, *La Ville Africaine* en 2013). Fortement impliqué dans le domaine de l'art contemporain, il explore actuellement la notion de « maison » et d'« habité », notamment lors des conférences qu'il donne à la Fondation Zervos de Vézelay, et travaille à la réalisation d'un ouvrage sur une villa d'André Wogensky dans le Morvan.

BRIGITTE DUMORTIER

Ancienne élève de l'École Normale Supérieure, agrégée de géographie, docteur de l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne, Brigitte Dumortier est maître de conférences à l'Université Paris-Sorbonne. Détachée à l'Université d'El Aïn aux Émirats arabes unis dans les années 1980, elle a récemment occupé les fonctions de chef du Département de Géographie et d'Aménagement de Paris-Sorbonne Abou Dhabi. Membre du laboratoire de recherche CESSMA (Université Paris Diderot /IRD/ INALCO), elle a dirigé l'axe Golfe d'un programme sur les dynamiques urbaines dans le

monde arabe et en Inde. Auteur d'une *Géographie de l'Orient arabe* et co-auteur de *L'atlas des Pays du Golfe*, qui a fait l'objet d'une traduction en anglais et en arabe, elle a coordonné un ouvrage sur L'Oman contemporain, publié plusieurs articles scientifiques sur Dubaï et collaboré à l'exposition *Emirates City*.

SÉBASTIEN GODRET

Sébastien Godret est photographe, commissaire d'exposition et producteur, diplômé de l'université de Bourgogne en muséologie et gestion de projets culturels.

Auteur multisupport, Il travaille sur des thématiques urbaines et architecturales avec une approche artistique et documentaire. Son action consiste à observer la ville comme un objet culturel, révélateur d'une société. Se déplaçant beaucoup à l'étranger pour ses projets, sa réflexion l'amène à analyser et à comparer les systèmes urbains mais également, à être actif sur son territoire pour faire évoluer la ville vers des modalités plus relationnelles, moins fonctionnelles.

Ainsi, il a assuré le commissariat de plusieurs expositions - *Mega City in China, Écologique Cité, Emirates City, Bidonville, l'autre ville, La Ville Africaine*. Il produit également des séries photographiques, *Manille - maisons sur la plage, Ibadan - Nigéria, Dakar - marchés, Dar es Salaam - Kariakoo market, Djibouti - petits commerces* et *Dubaï - villas*. Il organise aussi régulièrement des conférences et des happenings.



CYRIL BRULÉ

Cyril Brulé is an architect who studied at the Paris-Malaquais School of Architecture, at the Versailles School of Landscape Architecture, and at the University of Paris I Panthéon-Sorbonne. As well as being an Architect Associate for Correia in Burgundy (France), working in a rural environment he sees as a laboratory and relevant vantage point, he also takes part in several urban-themed showings (Emirates City in 2009, Bidonville, l'autre ville in 2011, Dubaï Pavillon in 2012, La Ville Africaine in 2013). He is strongly involved in contemporary art and is currently working on the idea of "home" and "what's inhabited", in particular during conferences he gives at the Fondation Zervos de Vézelay. Cyril Brulé is also working on a book about a villa designed by André Wogensky in the Morvan region.

BRIGITTE DUMORTIER

An alumna of the Ecole Normale Supérieure, Paris, holder of an agrégation in geography, Brigitte Dumortier prepared a PhD jointly in Trinity College, Dublin and University of Paris I Panthéon-Sorbonne. After a first teaching experience in Irish and French higher education, Dr Dumortier worked in Al Ain at the United Arab Emirates University and in Benghazi at Gar Younis University. She is presently Senior Associate Professor at University Paris-Sorbonne and was detached as Head of Department of Geography and Planning at PSUAD from 2009 to 2012. In charge of the Gulf team in the research program Globalization, Urban Development and Adjustment of Law in India and the Middle East, she is scientific editor of Contemporary Oman, Globalization and Knowledge Society in the United Arab Emirates as well as author of Geography of Arab Orient and Atlas of the Gulf Countries (Brill, 2013). She has published various articles and read many papers on Dubai.

SÉBASTIEN GODRET

Sébastien Godret is a photographer, curator and producer who studied Museology and Cultural Project Management at the University of Burgundy.

Writing on various formats, he works on urban and architectural subjects with an artistic and documentary approach. His work involves watching the city as a cultural object revealing a certain society. As Sébastien Godret travels a lot for his projects, his reflection leads him to analyze and compare urban systems as well as to be active in his region in order to develop the city into a more inter-personal mode.

Thus, he took care of several showings (Mega city in China, Ecologique cité, Emirates City, Bidonville, l'autre ville, La Ville Africaine. He also produced series of photographs: Manille-maisons sur la plage, Idaban-Nigéria, Daka-marchés, Dar es Salaam-Kariakoo market, Djibouti-petits commerces, and Dubaï-villas. He often organizes conferences and happenings.































24

26



















































13

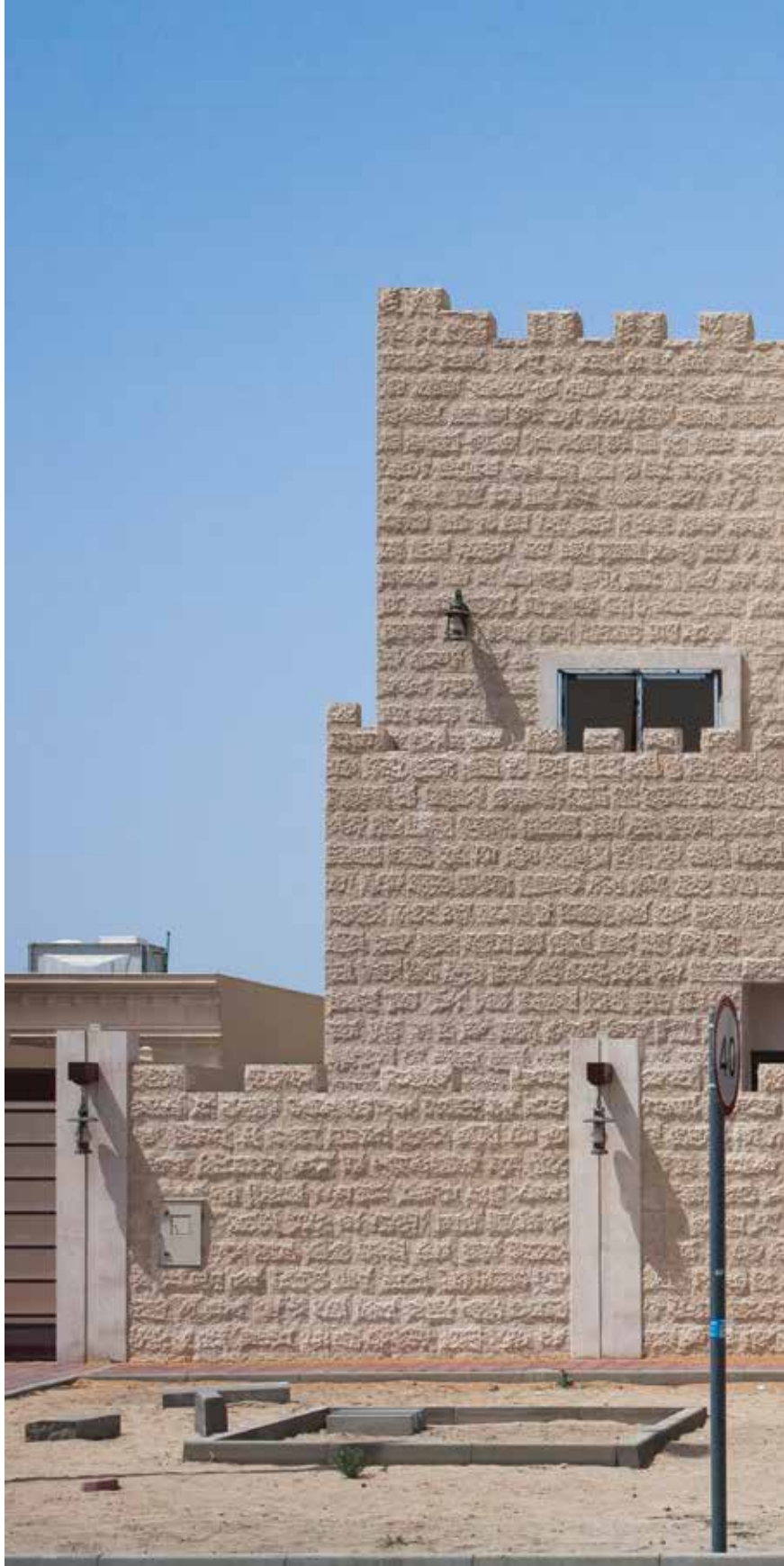






































Decorative plaque with Arabic calligraphy, likely a religious or poetic inscription, set within a colorful, patterned border.

5











Silvana Editoriale

Direction éditoriale / Direction
Dario Cimorelli

Directeur artistique / Art Director
Giacomo Merli

Suivi éditorial
Laurianne Barban

Organisation / Production Coordinator
Michela Bramati

Secrétaire de rédaction / Editorial Assistant
Ondina Granato

Iconographie / Photo Editor
Alessandra Olivari, Silvia Sala

Bureau de presse / Press Office
Lidia Masolini, press@silvanaeditoriale.it

Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous les pays
All reproduction and translation rights
reserved for all countries

© 2014 Silvana Editoriale S.p.A.,
Cinisello Balsamo, Milano

Aux termes de la loi sur le droit d'auteur et du code civil, la reproduction, totale ou partielle, de cet ouvrage sous quelque forme que ce soit, originale ou dérivée, et avec quelque procédé d'impression que ce soit (électronique, numérique, mécanique au moyen de photocopies, de microfilms, de films ou autres), est interdite, sauf autorisation écrite de l'éditeur.

Under copyright and civil law this volume cannot be reproduced, wholly or in part, in any form, original or derived, or by any means: print, electronic, digital, mechanical, including photocopy, microfilm, film or any other medium, without permission in writing from the publisher.

archidb édition :

Suivi éditorial
Sebastien Godret,

Rédaction / Copy Editor
Cyril Brulé, Sebastien Godret,
Brigitte Dumortier

Photographies / Photographs
Sébastien Godret
www.sebastiengodret.com

Mise en page / Layout
Livia Marchand - studio Indélebil

Remerciements

Nous tenons à remercier vivement tous les acteurs qui ont permis l'édition cet ouvrage.

Les mécènes et donateurs: Claudine et François G, la famille Bornier, Maura Walsh, Ludovic Stenuit, la famille de Macedo, Anne Duez, Franck Morel, Jean M., la librairie La Balançoire, L.M., K.D., le cabinet Rocard et les nombreuses personnes qui nous ont apporté leur soutien lors de la levée de fonds sur le site Kisskissbankbank.

Latitude 21, maison de l'architecture et de l'environnement du Grand Dijon et l'Alliance Française de Dubaï grâce à leurs pré-achats.

Pour la traduction, nous remercions Adeline Labaune, Laurie Coillot, Marie Lassalle, Morgane Rauscher-Borne, élèves du Master 1 Traduction multimédia, de l'Université de Bourgogne encadrées par leur enseignant M. Will Nooman, ainsi que Tom Hicks et Michael Gardner.

La mairie de Dijon qui nous a soutenu financièrement la publication de cet ouvrage, grâce à l'attention précieuse de son adjointe à la culture, Mme Christine Martin et le conseil général de Côte d'Or qui soutient l'activité d'archidb.

Edition

Ce livre a été réalisé en coédition par Silvana Editoriale, Milan et archidb édition, Dijon. archidb édition coédite ainsi le premier exemplaire d'une collection dédiée à l'architecture et à la ville.

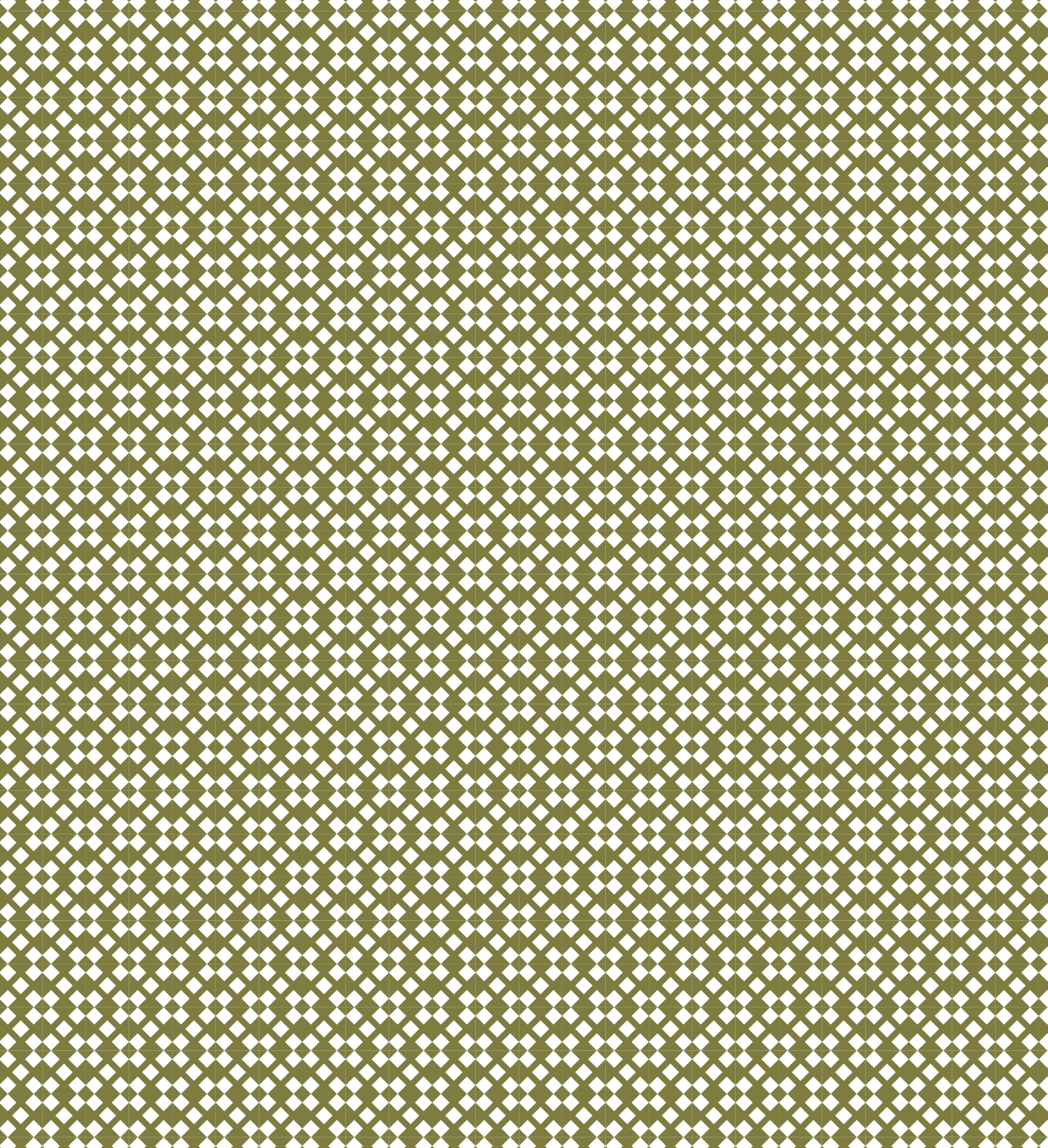
archidb édition
62 rue des moulins
21000 Dijon
00 33 (0)6 75 44 04 72

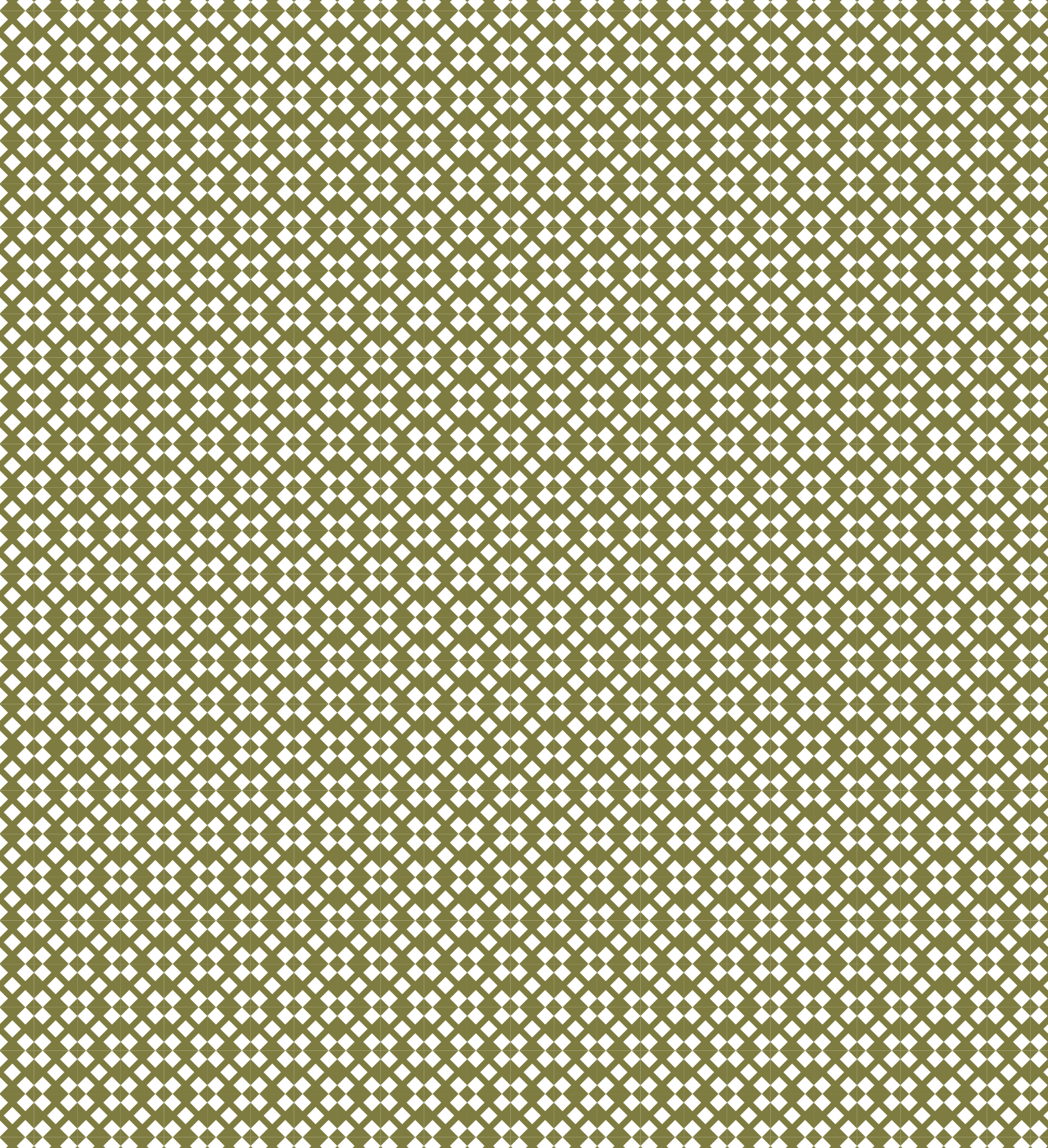


Imprimé en avril 2015 par
STILGRAF srl
via Carlo Pisacane, 111
46019 Viadana (MN), Italie









www.silvanaeditoriale.it

Prix : 20 euros



9 788836 630929

Ce livre propose une réflexion sur le thème de la maison individuelle à Dubaï. Cette architecture témoigne d'une fusion originale de motifs et de formes vernaculaires, sur une base moderne, allant du sous-continent Indien à la Californie...

This book offers a reflection on the theme of the house in Dubai. This architecture reflects a unique fusion of patterns and vernacular forms, on a modern basis, from the Indian subcontinent to California...

